

Deutsch partit pour le Congo belge. Une situation, là-bas, s'offrait, qui satisfaisait à son désir d'aventure. La terre lointaine l'attirait, le pays des soleils flamboyants sur les parois rouges des roches, des feux nocturnes dans la brousse.

Il fit son temps, nous revint. Mais sa famille avait quitté les Ardennes qu'il aimait, habitait Luxembourg. Et puis il n'éprouvait plus avec son âme d'enfant : le ciel automnal le navrait ; trop de soleil avait passé dans ses yeux, trop de lumière. Comme Rimbaud, il avait oublié ses vers et souriait quand on lui en parlait. Il repartit avec joie. «Avoir ici une case confortable, une verandah courant tout autour et, en trophée, les défenses du premier éléphant qu'on a tué», m'écrivait-il, «c'est un vœu raisonnable, et je n'en désire pas plus», — et plus loin : «Une fois terminée la durée de mon nouvel engagement, j'irai en Chine construire des chemins de fer avec C Je ne veux pas quitter tout-à-fait les pays du soleil!» |

Quelques mois après, à Paris, par un journal du pays trouvé par hasard, j'apprenais sa mort avec une stupeur douloureuse.

Et à relire les quelques vers juvéniles du cher disparu et ses lettres lointaines, je trouve tragique cette adorante hantise du soleil qui devait le tuer de son baiser implacable.